

LES FORCES MORALES

A LA GUERRE¹

Ne trouvez-vous pas, messieurs, que notre réunion paraît infirmer un grand principe de la science moderne ? Elle prétend que le monde, dans son évolution, ne saurait passer deux fois par le même état, contrairement au proverbe de Salomon : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » (Tel fût, soit dit en passant, pour mes jeunes camarades taupins, le sujet de notre dissertation d'entrée à l'école Polytechnique).

Nous donnons, en ce moment, raison à Salomon, en revenant, après plus de deux mille ans, aux belles et saines traditions de la civilisation grecque.

Imaginez Périclès, par exemple, ou plus simplement, quelque archonte préposé à l'instruction publique, surgissant en inspection inopinée au Lycée de Nice (deux mots d'allure grecque qui viennent fort à propos, pour mon évocation) ; il verra, sans le moindre étonnement, un vieux stratège installé dans la chaire réservée aux maîtres de la jeunesse studieuse.

C'était la mode dans son pays, à Athènes ; l'élite s'y intéressait également aux choses de l'esprit et aux choses de la guerre et, dans la formation du jeune homme cultivé, du citoyen complet, de l'honnête homme, comme on disait au xvii^e siècle, l'art militaire avait sa place, à côté de la philosophie, de l'éloquence, de la géométrie et des sports.

Mais il y a, je crois, à la décision des ministres de l'Instruction publique et de la Guerre, qui nous réunit ici, des motifs plus graves que le simple désir, certes respectable, mais un peu

¹ Conférence faite le 2 février 1907, aux professeurs et élèves des classes supérieures du Lycée de Nice, par le commandant Estienne, des batteries alpines de la 13^e région.

puéril, de copier les institutions de la plus illustre des démocraties.

Le devoir militaire nous est imposé, à nous tous, citoyens de la République française, par les mêmes raisons de vie ou de mort qui l'avaient imposé, dans l'antiquité, à Athènes et à Rome.

C'est qu'aujourd'hui, la guerre n'est plus, ainsi que souvent au moyen âge, ou sous la monarchie, l'affaire exclusive, un peu théâtrale, un peu conventionnelle, d'une minorité de professionnels; il faut nous attendre, comme au temps des guerres médiques ou puniques, comme dans l'épopée de la Révolution, à la lutte grandiose des énergies totales de deux peuples, de deux civilisations peut-être, dont les intérêts matériels ou même les aspirations morales se trouveraient inconciliables.

La victoire sera l'affirmation solennelle, dans un concours où la fraude est impossible, de la supériorité d'une race dans sa triple force physique, intellectuelle et morale.

Ce ne sont plus des généraux, des armées, mais les peuples mêmes qui gagnent les batailles ou qui les perdent, et l'humanité marche au progrès par cette voie sanglante de la sélection brutale de toutes les énergies de la vie, énergie des muscles, énergie des cerveaux, énergie des cœurs.

Nous ne nous demanderons pas plus s'il est juste, s'il est bon qu'il en soit ainsi que nous ne nous demandons, en constatant la gravitation, s'il est juste, s'il est bon, que la plus forte masse l'emporte dans la balance.

Qu'on le veuille ou non, la force règne en maîtresse dans notre maigre univers, la force mécanique, et par ce temps de matérialisme ou au moins de monisme, où les savants n'hésitent pas à regarder tout phénomène depuis la matière tangible jusqu'à la conscience des êtres organisés, comme des manifestations de la force, par ce temps de scepticisme où la force, impénétrable divinité, plus mystérieuse dans son essence que le dieu de Moïse ou celui de Leibniz n'a pas encore été effleurée par le doute universel, il serait étrange que les esprits cultivés reléguassent au second plan ce principe de toutes choses, pour réserver leur admiration aux épiphénomènes, comme on dit aujourd'hui.

Non certes, la science moderne n'autorise pas le mépris de la force; affirmons-le hautement et sans lui dresser des autels,

n'hésitons pas à lui accorder une place fort honorable, comme faisaient les Anciens dans leur harmonieuse conception de la vie ; ici, encore, prenons les Grecs pour modèles ; ils honoraient Hercule, mais leur divinité préférée, l'idole incomparable, sortie tout armée, non du cerveau de Jupiter, mais du clair génie hellène, c'était Pallas-Athéné, la belle et sublime guerrière, aussi robuste et opiniâtre dans l'exécution qu'elle était avisée dans la conception.

Car, si la force mécanique est un facteur considérable dans l'évolution des choses, des êtres et des peuples, elle est aveugle, inconsciente, et c'est l'honneur de l'intelligence de l'asservir, de l'orienter.

On désigne habituellement cette action de direction des énergies physiques, par l'appellation, assez impropre d'ailleurs, de force intellectuelle ; nous réserverons le nom de force morale à la volonté puissante qui assure la permanence, la persévérance de l'effort vers un but déterminé.

On peut donc considérer un individu, une nation, comme un réservoir d'énergie mécanique dirigée dans l'espace par la force intellectuelle et maintenue en action dans le temps par la force morale.

Toute grande œuvre humaine, la guerre plus que nulle autre, exige le concours de ces trois forces, surtout la guerre moderne, balance d'une justesse redoutable où le génie du progrès pèse et compare les puissances totales, les droits à la vie, à la primatie, des races, des civilisations.

Pardonnez-moi, messieurs, une fois pour toutes, d'imposer silence à ma sensibilité ; j'occupe la chaire d'un professeur de sciences naturelles et comme lui, je me borne à la sèche constatation des lois d'airain qui, d'après les observations antérieures, ont présidé à l'évolution du monde. Je crois d'ailleurs que ma mission auprès de vous me permet, m'impose même, d'accepter tout d'abord la guerre comme un fait pour réserver mes faibles moyens à vous montrer la voie qui conduit les peuples à la victoire.

Qu'est-ce que la victoire ?

Avez-vous jamais, dans vos loisirs, cherché quelque définition ? C'est un exercice à la fois délicieux et désespérant ; enfin, voici la mienne, et je dois vous avouer que, l'ayant longtemps poursuivie, cette définition, j'en fus si satisfait que j'ai tout de

suite songé à en tirer quelques développements, quand M. le Gouverneur de Nice me fit l'honneur de m'inviter à venir causer avec vous.

Etre vainqueur, c'est pouvoir et vouloir encore combattre quand l'autre ne peut plus ou ne veut plus.

Je n'ai pas le temps de vous montrer que la définition est juste ; je vous demande de me croire sur parole, comme faisait Arago, dans son cours d'astronomie populaire quand il se heurtait à quelque démonstration trop technique, trop rébarbative ; remarquez seulement que cette définition de la victoire est d'accord avec la célèbre boutade d'un grand capitaine : Une bataille perdue est une bataille qu'on croit perdue.

Examinons les termes essentiels : pouvoir et vouloir combattre.

La possibilité de combattre résulte du nombre des soldats, de leur valeur physique et technique, professionnelle, de l'armement, des approvisionnements en vivres et en munitions ; c'est un facteur physique, numériquement appréciable ; il résume ce qu'on peut appeler l'énergie mécanique d'un peuple, faite de vigueur physique, de richesse, de prévoyance industrielle dans le temps de paix.

Le cadre de cette causerie ne nous permet pas d'insister sur ce facteur, mais retenez bien ceci : la plus formidable puissance mécanique est vaine sans la volonté de combattre.

La volonté de combattre procède des forces intellectuelles et morales, force intellectuelle du chef qui a foi dans l'excellence de ses dispositions (c'est de la tactique, nous ne nous en occuperons pas), mais, surtout, force morale de tous, chefs, soldats, peuple, c'est-à-dire, suivant notre définition, poursuite opiniâtre, jusqu'au sacrifice de la vie, du but assigné.

Cette persistance dans l'effort, si minime soit-il d'ailleurs (chacun fait ce qu'il peut) en dépit des obstacles, des découragements, constitue la plus grandiose, la plus noble des puissances de l'homme et en même temps la plus irrésistible. Tous y peuvent prétendre, forts et faibles, riches et pauvres, savants et ignorants.

La force morale est un attribut quasi surnaturel, capable de provoquer l'hésitation des plus forcenés négateurs du libre arbitre, des plus féroces déterministes, car, par elle, l'homme triomphe des appétences physiques, et se maintient, volontaire-

ment, jusqu'à la mort, dans la voie anti-naturelle du sacrifice.

Une armée, au cours des vicissitudes de la bataille, une nation exposée aux succès divers d'une campagne, d'une longue guerre trouve dans l'inlassable volonté de la lutte, le gage presque certain du succès final et Rome, après une effroyable défaite, félicitant son consul vaincu de n'avoir pas désespéré de la république, a donné aux peuples qui veulent vaincre, un exemple immortel de force morale ; et, telle est la puissance de cette force, même dans un seul homme, quand elle s'y rencontre alliée au génie, que, grâce à elle, le seul Annibal pût, pendant plus de trente ans, tenir en équilibre celle de tout un peuple, et quel peuple ?

A quelle source individus et collectivités peuvent-ils puiser l'énergie morale ?

Je n'en sais qu'une, la conviction, la conviction juste ou fausse, d'ailleurs, raisonnée ou non, de la grandeur, de l'excellence, de la légitimité de l'œuvre entreprise.

Tel fut le secret de Jeanne d'Arc, sublime incarnation de foi surhumaine, plus imposante, plus suggestive dans sa réalité que la Minerve grecque dans sa poétique fiction ; tel fut le secret des héros de la Révolution et de tant d'autres.

O mes jeunes amis, mes frères d'armes de demain, vous que la fortune a deux fois comblés, en suspendant vos berceaux aux oliviers de la Provence, sous le plus beau des cieux de la plus noble des patries, en vous réservant la faveur insigne d'une culture supérieure, fuyez le scepticisme des races mourantes, méprisez la stérile raillerie des sophistes impuissants, excitez en vous la foi féconde, qui seule engendre toute énergie morale.

C'est à vous qu'incombera bientôt, dans les chambrées de nos régiments, le devoir civique de donner le ton à des âmes naïves et imitatrices ; vos frères, moins privilégiés, se tourneront vers vous, anxieux de savoir s'il est vrai que la science moderne a clos l'ère des sacrifices ; préparez-vous à la mission sacrée de moniteurs de l'énergie nationale, et songez, dès maintenant, combien il importe aux destinées de la patrie que vos conversations de camarades, votre conduite quotidienne, fassent rayonner votre foi dans ces destinées, foi d'autant plus profonde qu'elle sera plus réfléchie, foi exaltée et non déprimée par le savoir.

Et vous, messieurs les professeurs, qui accueillez si gracieusement ma modeste collaboration en m'honorant de votre présence, permettez-moi de vous remercier du concours inappréciable que vous apportez à cette grande œuvre de la formation de l'énergie morale de la nation, de l'élite intellectuelle de la nation. Nous ne sommes, nous officiers, que vos continuateurs, bien impuissants si vous n'avez été les initiateurs.

Fils de vaincu, nous avons trouvé dans l'enseignement de l'Université le réconfort et l'invincible espoir et j'en adresse ici à mes chers maîtres d'il y a trente ans l'expression émue de ma reconnaissance; continuez cette tradition salutaire, donnez-nous des patriotes; nous en ferons aisément des soldats.

Nulles études mieux que les vôtres, messieurs les professeurs de belles-lettres et d'histoire, qui tenez de la Nation la mission auguste d'évoquer devant ses fils, toutes ses gloires, toutes ses splendeurs, nulle discipline mieux que la vôtre, n'est capable de former des âmes épiques pour les prochaines épopées.

Votre influence n'est pas moindre, messieurs les professeurs de science et de philosophie, sur le développement des forces morales de la jeunesse; votre rôle a même singulièrement grandi à notre époque de libre examen; c'est à vous qu'il appartient de préserver les jeunes esprits du scepticisme, du moins de son intervention dans la vie pratique.

Ah! montrez bien à ces jeunes gens, au cours de vos savantes leçons, que l'homme, le citoyen surtout, vit presque exclusivement, de fortes convictions *a priori* et que si la logique permet parfois de les déduire les unes des autres, d'en éliminer certaines, impliquant contradiction, on se heurte toujours quelque part à d'irréductibles postulats, et que le plus sage parti, pour les nations soucieuses d'avoir un lendemain où se puissent réaliser leurs rêves généreux, est d'accepter, jusqu'à plus ample informé, les postulats consacrés par l'expérience de celles qui ont su vivre; tel est d'ailleurs le conseil de Descartes au *Discours de la méthode*.

Non, mes amis, ne croyez pas que tout se prouve ici-bas; la science est impuissante à nous imposer par raison démonstrative l'amour de la patrie, non plus que l'amour filial ou l'amour de la vie; sachez modérer votre fougue de novices savants qui, à toute proposition, demandent une preuve; certes, soyez

fiers de posséder un cerveau, ne craignez pas de vous en servir, mais n'oubliez pas que vous avez aussi un cœur et laissez-le parler, sans fausse honte.

Comme toute science vit de postulats indispensables à sa progression, tout citoyen, toute nation vit, on ne saurait trop le répéter, de convictions *a priori*, venues souvent du cœur, aussi nécessaires à son épanouissement que le postulatum d'Euclide. C'est un développement de la géométrie euclidienne. Un esprit raisonnable adopte ces convictions à la seule condition qu'elles se soient montrées fécondes et sans contradictions connues ; la méthode scientifique n'exige, d'ailleurs, pas autre chose.

L'amour de la patrie, la foi dans sa grandeur, dans sa vitalité dans son destin, est, de tous les postulats sociaux, le mieux éprouvé par l'empirisme des temps et je voudrais vous convaincre que la science moderne, loin de l'infirmier, lui donne une certitude nouvelle.

Je serai bref, mais l'idée de patrie domine à ce point mon sujet, que je considère comme un devoir étroit, l'obligation de vous suggérer la réfutation d'une mortelle erreur, d'une erreur destructrice de toute énergie nationale, d'une erreur d'autant plus dangereuse qu'elle tente les intellectuels en invoquant je ne sais quelle science moderne, inconnue en tous cas de notre Pasteur.

Voici le sophisme : La guerre est une coutume abominable des âges de barbarie ; les temps sont venus où la raison mettra fin aux litiges des hommes : deux institutions surannées, les patries et leurs armées retardent l'avènement de l'âge d'or ; supprimons patries et armées et nous tuerons la guerre.

Remarquez, d'abord, que, dans son ensemble, le syllogisme, si syllogisme il y a, est un de ces délicieux exemples de sophisme qui égayent les traités de logique :

Le froid est un reste abominable de l'époque glaciaire ; la science moderne va le supprimer ; si on en souffre encore, c'est la faute aux imbéciles qui s'obstinent à porter des manteaux ; faisons une bonne loi qui proscrive les manteaux et le froid aura vécu.

Mais, soyons sérieux, et, puisqu'on invoque la science moderne, demandons-lui si les patries et la guerre sont des phénomènes passagers, à leur déclin.

Nous ne nous attarderons pas à consulter l'histoire ; sa

réponse est trop évidemment favorable à notre thèse et, hier encore, au lointain des mers, une petite race jaunâtre, presque ignorée, a conquis d'emblée, à grands coups de canon, sa large place dans la civilisation, place qu'on refusait, d'ailleurs, qu'on discutait au moins, assez dédaigneusement, à ses poètes exquis, à ses artistes délicats, à ses savants, à ses penseurs éminents.

Jetons donc un rapide coup d'œil sur la plus récente des théories de la vie, sur la dernière venue des hypothèses, des images, comme on dit en physique, sur la féconde théorie de l'évolution.

Le postulat initial, toujours il en faut un, c'est la Force. La force, animant certains points de notre espace à trois dimensions, leur donne l'être, c'est-à-dire le mouvement, ou mieux, l'énergie. Dès lors, ces points sont distincts, ils possèdent un moi, des passions, si vous voulez appeler ainsi leurs répulsions, leurs attractions, haines et amours rudimentaires de ces monades éthérées. Au sein de leurs tourbillons à travers le temps et l'espace, naissent les atomes, familles plus ou moins stables, disputant leur intégrité aux influences dissolvantes qui les ramèneront au néant.

Un jour, la vie surgit du groupement fortuit d'atomes, qui se rencontrent en un milieu favorable pour former la cellule initiale ; cette cellule se subdivise, essaime, prolifère des plastes variées qui se réunissent pour constituer les êtres pluricellulaires, les plantes, les bêtes, l'homme enfin, l'homme qui ayant acquis au cours d'une heureuse évolution le merveilleux attribut qu'est la conscience, peut tout espérer de l'avenir ; il deviendra une sorte de dieu, dans sa marche asymptote à l'infinie bonté, à l'infinie perfection, postulat initial, ce qui est bien remarquable, des religions et des philosophies spiritualistes.

Sommes-nous bien avancés, au xx^e siècle, dans cette voie triomphale ? Hélas, les progrès de l'homme physique, intellectuel et moral ne sont guère sensibles, dans la période historique du moins, quand on compare, à travers les âges, l'élite de l'humanité : Sommes-nous beaucoup plus beaux, beaucoup plus forts que les Grecs, plus artistes, plus sensibles ? Un bachelier en sait plus qu'Aristote ou Archimède, c'est vrai ; mais que ces grands hommes, avec leur cerveau d'autrefois, c'est essentiel, viennent s'asseoir sur ces bancs, ils méritent leur première

peau d'âne dans six mois, vous n'en doutez pas, et brilleront bientôt à la tête du mouvement scientifique.

Quant à l'homme moral, lisez seulement ou relisez les commentaires de Renan à sa suggestive traduction de l'Écclésiaste et vous conviendrez, avec lui, qu'à ce point de vue encore, il n'y a rien de bien nouveau sous le soleil.

Si donc les relations de l'homme avec le monde extérieur ont nettement évolué dans le sens d'un réel progrès, l'homme considéré en lui-même et dans ses relations avec ses semblables a fort peu changé.

Il est bien entendu, n'est-ce pas, que je n'ai nullement l'outrecuidance de discuter la grande théorie de l'évolution ; j'y serais malhabile et puis, je ne suis pas ici pour cela ; mais je suis ici pour constater avec vous que la raison des hommes et leurs passions restant les mêmes ou à peu près, au cours de quarante siècles d'histoire, il est scientifiquement probable, en extrapolant dans les limites raisonnables, qu'on ne s'apercevra guère avant dix mille ans de modifications importantes et durables dans les grandes fonctions sociales.

Peut-être alors, les Terriens formeront-ils une grande famille sans dissensions intestines, je ne sais, mais, peut-être aussi, cette union sera-t-elle surtout cimentée par quelque rivalité planétaire, par une guerre avec les Martiens, par exemple, car, et ceci est un principe essentiel de l'évolution, vivre, pour les cellules comme pour les nations, c'est lutter pour conserver l'hétérogénéité, grâce à laquelle on existe, on a un moi, une individualité, et quand le solidarisme vient à fleurir au sein de l'antagonisme universel, c'est précisément le besoin de mieux lutter qui l'a fait éclore.

Les êtres pluri-cellulaires ont germé sous l'empire de cette nécessité, et aussi les patries, avec les citoyens pour cellules intégrantes.

Dans les nations, individualités d'autant plus parfaites qu'elles sont plus complexes, vibre, comme dans tous les êtres supérieurs, une âme consciente, une volonté réfléchie de persister dans l'intégrité de leur moi et, toujours comme dans les êtres supérieurs, on y trouve des cellules nobles. C'est vous, Messieurs, dont l'imprescriptible fonction naturelle est la lutte pour la conservation de tout l'organisme.

Certes, tous les hommes sont frères, comme toutes les cellules

sont sœurs, venues peut-être d'une même monère initiale, donc fraterniser est bon ; mais, il faut vivre d'abord et si la conservation de la patrie, de l'âme nationale, exige la lutte sans merci que sera la guerre moderne, la fonction naturelle de tout citoyen, est de se ruer à l'ennemi avec sa triple énergie, physique, intellectuelle et morale, et, quand l'organisme est sain, c'est l'intellectuel qui donne l'exemple.

Pour les savants, c'est un criminel mensonge en ce siècle, toujours de fer (il est même d'acier), pour les ignorants, c'est une triste naïveté de prétendre que la science a des ressources merveilleuses capables de rallier toutes les opinions des hommes passionnés, de faire régner la concorde sous l'égide de la raison. La science n'a plus de dogmes ; pour elle aussi, les temps héroïques de la foi sont passés ; déjà, on soupçonne des fissures aux robustes fondements de la mécanique rationnelle, et voilà que les géomètres n'osent plus rien affirmer touchant la somme des angles d'un triangle ; tout change, tout évolue, la science comme les choses et l'ironie de Pascal aurait beau jeu.

Encore une fois, il faut vivre pourtant, et la raison pratique exige des postulats, des convictions, une règle de conduite, enfin, à l'abri des perpétuelles oscillations de la science et du scepticisme de la raison pure.

Laissez-moi vous indiquer, pour finir, la maxime qui a cours dans ma vieille Lorraine ; elle précise, mieux que la fameuse règle d'or de Kant, plus clairement en tous cas, les devoirs de l'homme envers la famille, la patrie, l'humanité.

C'est une maxime d'amour, ou, puisque nous parlons de Kant, un impératif catégorique d'amour, mais d'amour viril, d'amour jaloux, sans veulerie, où nos pères ont trouvé souvent la joie de vivre et toujours le courage de bien mourir, car, vous le savez, la suprême loi d'amour c'est le sacrifice.

Voici donc la maxime lorraine :

« Aime tous les hommes, les frères, mais, aime tes enfants plus que tous les enfants, ta femme plus que toutes les femmes, ta patrie plus que toutes les patries. »

J. ESTIENNE.
